apothetai; formé de *apo*, loin de; *tithêmi*, je place). Antiq. gr. Cavité voisine du mont Taygète, où les Spartiates précipitaient les enfants venus au monde contrefaits ou faibles de constitution.

APOTHICAIRE s. m. (a-po-ti-kè-re — du gr. *apothêkê*, boutique; formé de *apo*, à part, *tithêmi*, je place). Celui dont la profession consiste à préparer et à vendre des médicaments : *L'*APOTHICAIRE *se retira, le médecin parut presque aussitôt, car ces animaux-là sont toujours à la queue l'un de l'autre.* (Le Sage.) *Sous Louis XIV, les* APOTHICAIRES *seuls vendaient du sucre.* (Brill.-Sav.) *Rabelais était le fils d'un cabaretier ou d'un* APOTHICAIRE *de Chinon.* (Ste-Beuve.) *Une douzaine de garçons* APOTHICAIRES *apportaient chacun une petite bouteille de sirop d'opium.* (V. Jacquem.) ‖ Aujourd'hui on dit plus ordinairem. PHARMACIEN.

> Monsieur, je suis bâtard de votre *apothicaire*.
> RACINE.

> Je ne suis médecin non plus qu'*apothicaire*.
> REGNARD.

— L'apothicaire faisant commerce de substances dont le vulgaire ignore complètement la nature et le prix, le mot *apothicaire* devint, pour le peuple, synonyme de *trompeur;* de là l'emploi de ce mot en mauvaise part, et, le plus souvent, d'une manière ironique : *Il m'a trompé comme un* APOTHICAIRE. *M. de Brissac avait infiniment d'esprit avec une figure de plat* APOTHICAIRE. (St-Sim.) ‖ Messieurs les apothicaires se refusant à sanctionner ce préjugé du public, crurent s'y soustraire en prenant le nom de *pharmacien*, comme nos anciens *pédagogues* ont pris celui d'*instituteur*.

— Proverbialem. *Dieu nous garde des quiproquos d'apothicaire*, c'est-à-dire des erreurs que peut commettre un apothicaire en prenant une substance pour une autre, erreurs qui deviennent souvent fatales à ceux qui en sont l'objet. ‖ *Compte, mémoire d'apothicaire*, Compte, mémoire sur lequel il y a beaucoup à rabattre. ‖ *Faire de son corps une boutique d'apothicaire*, Abuser des médicaments, en prendre fréquemment et sans nécessité. ‖ *C'est un apothicaire sans sucre*. Se dit d'un homme qui est dépourvu des choses qui appartiennent à sa profession. On sait qu'au temps de Henri IV, et même sous Louis XIV, le sucre était d'un prix si élevé, qu'il ne se vendait qu'en très-petites parties, et était considéré comme un médicament, de sorte qu'on ne le trouvait que chez les apothicaires.

— **Encycl.** V. PHARMACIEN.

APOTHICAIRERIE s. f. (a-po-ti-kè-re-rî — rad. *apothicaire*). Boutique, officine d'apothicaire : *Une* APOTHICAIRERIE *bien fournie.* ‖ Aujourd'hui on ne dit plus que PHARMACIE. ‖ Dans un couvent, Lieu où l'on conserve les drogues.

— Art, profession d'apothicaire : *Apprendre, exercer l'*APOTHICAIRERIE.

— Par compar. Foyer d'intrigues, de manœuvres suspectes : *Le public n'a jamais voulu spécifier dans sa langue les divers caractères de ceux qui se mêlent de cette* APOTHICAIRERIE *des gouvernements.* (Balz.)

APOTHICAIRESSE s. f. (a-po-ti-kè-rè-se — rad. *apothicaire*). Religieuse chargée de l'apothicairerie d'un couvent, de la préparation des remèdes.

APOTHRAUSE s. f. (a-po-trô-ze — du gr. *apo*, de; *thrauô*, je brise). Chir. Fracture du crâne avec esquilles. Syn. d'*apocope*.

APOTOME s. m. (a-po-to-me — du gr. *apotomos*, coupé). Algèb. Différence entre deux quantités incommensurables. ‖ Inusité.

— Géom. Excès d'une ligne sur une autre ligne qui lui est incommensurable.

— Mus. anc. Partie du ton, tantôt plus grande, tantôt plus petite que le semi-ton moyen.

— Entom. Genre d'insectes de l'ordre des coléoptères.

— Adjectiv. Minér. Se dit d'une substance dont les cristaux ont des faces très-peu inclinées sur l'axe.

APOTOMODÈRE s. m. (a-po-to-mo-dè-re — du gr. *apotomos*, coupé; *derê*, cou). Entom. Genre de coléoptères tétramères, du groupe des charançons, renfermant une seule espèce, qui vit à Saint-Domingue.

APOTOMOPTÈRE s. m. (a-po-to-mo-ptè-re — du gr. *apotomos*, coupé; *pteron*, aile). Entom. Genre de coléoptères pentamères carabiques, renfermant deux espèces très-petites, qui vivent dans la partie méridionale, l'une de la France, l'autre de la Russie.

APÔTRE s. m. (a-pô-tre — du gr. *apostolos;* formé de *apo*, loin; *stellô*, j'envoie). Nom donné aux douze principaux disciples que Jésus-Christ chargea de prêcher son Evangile : *Jésus-Christ appelle à sa compagnie et choisit pour* APÔTRES *des gens sans science, sans étude et sans crédit.* (Pasc.) *Pour ne pas croire les* APÔTRES, *il faut dire qu'ils ont été trompés ou trompeurs : l'un et l'autre est difficile.* (Pasc.) *Les* APÔTRES *tiennent le concile de Jérusalem, où saint Pierre parle le premier, comme il fait partout ailleurs.* (Boss.) *Sans aucune apparence de secours humains, les* APÔTRES *se partageaient le monde pour le conquérir.* (Boss.) *Les* APÔTRES *et leurs disciples, le rebut du monde et le néant même, à les regarder par les yeux humains, ont prévalu à tous les empereurs et à tout l'empire.* (Boss.) *Lorsque Jésus-Christ était avec les* APÔTRES, *leur entendement grossier ne pénétrait pas les mystères.* (Boss.) *A l'occasion du royaume de Jésus-Christ, les* APÔTRES *s'étaient mis dans l'esprit des idées de grandeur et d'ambition qui tenaient beaucoup de l'esprit judaïque.* (Boss.) *Quand les* APÔTRES *auraient été aussi éloquents qu'ils l'étaient peu, on sait assez ce que peuvent l'éloquence et la science humaines.* (Bourdal.) *Saint Paul n'était pas un des douze* APÔTRES, *et cependant ce fut lui qui contribua le plus à l'établissement du christianisme.* (Volt.) *Les* APÔTRES *firent naître dans un monde idolâtre des vertus inconnues à l'homme.* (P. Neuville.) *D'un monde de crimes, de passions et de superstitions, les* APÔTRES *firent un monde de foi et de sainteté.* (P. Neuville.) *Jésus-Christ choisit ses* APÔTRES *parmi les pauvres et les simples.* (Lacord.)

— Par ext. Nom donné à tous ceux qui ont propagé la religion ou qui s'efforcent de la propager, et qui sont en quelque sorte les successeurs des disciples du Christ : *Les femmes sont les premiers et les derniers* APÔTRES *de tout culte religieux.* (Chateaub.) *L'*APÔTRE *n'est pas seulement un homme qui sait et qui enseigne au moyen de la parole; c'est un homme qui prêche le christianisme par tout son être, et dont la présence seule est déjà une apparition de Jésus-Christ.* (Lacord.) *L'*APÔTRE *et la foi vivront toujours; toujours ils travailleront à l'affranchissement des âmes, et se dévoueront à les établir dans la sainte et glorieuse liberté des enfants de Dieu.* (Ravignan.) *Le propre de Bourdaloue est de se confondre totalement avec son ministère de prédicateur et d'*APÔTRE. (Ste-Beuve.)

> Quelle moisson de cœurs feraient de tels *apôtres*.
> L. RACINE.

> J'étais sûr que, fidèle au devoir de l'*apôtre*,
> La prison, l'échafaud, vous verraient accourir,
> Séduit par le martyre. LAMARTINE.

— Fig. S'applique à tous ceux qui se vouent à la propagation, à la défense d'un système, d'une doctrine, d'une opinion : *Les* APÔTRES *du saint-simonisme. Les* APÔTRES *du gouvernement constitutionnel. Le vrai philosophe est l'*APÔTRE *de la raison et de la vérité.* (Dumarsais.) *Les doctrines nouvelles veulent croître dans le sang de leurs premiers* APÔTRES. (Lamart.) *J'en sais qui ont fait des religions pour avoir le plaisir d'être* APÔTRES. (St-Marc Gir.) *Volney s'était fait l'*APÔTRE *de la doctrine de la perfectibilité.* (Ste-Beuve.) *Xénophon fut, à mon avis, l'*APÔTRE *le plus sensé du plus divin des hommes.* (E. About.)

> Toute idée est mortelle à ses premiers *apôtres*.
> PONS.

‖ Dans ce sens, s'emploie quelquefois en mauvaise part : *Les* APÔTRES *de l'erreur. Les* APÔTRES *de l'incrédulité. Les* APÔTRES *du vice. L'erreur n'a pas d'*APÔTRES *plus dangereux que les vieillards en cheveux blancs.* (Vauven.)

— Par plaisanterie :

> Mes bons amis, que je vous prêche à table,
> Moi l'*apôtre* de la gaîté. BÉRANGER.

— Chez les protestants, Jeune ministre qui n'est encore attaché à aucune église.

— *Prêcher en apôtre, comme un apôtre*, Prêcher d'abondance de cœur et avec une conviction profonde.

— Par antiphrase, *Bon apôtre*, Homme fin, artificieux, de mauvaise foi :

> Tout Picard que j'étais, j'étais un *bon apôtre*,
> Et je faisais claquer mon fouet tout comme un autre.
> RACINE.

> . . . . Pour ce *bon apôtre*
> Qui veut m'en donner d'une et m'en jouer d'une autre.
> MOLIÈRE.

> Grippeminaud le *bon apôtre*,
> Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
> Met les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.
> LA FONTAINE.

‖ *Faire le bon apôtre*, Contrefaire l'homme plein d'honneur, de franchise, de probité : *C'est à cause de ces dames que vous faites le* BON APÔTRE. (Th. Leclercq.)

> . . . Ces beaux dandys, ces fameux séducteurs,
> Ne sont plus, mariés, que d'ennuyeux tuteurs,
> Ils méprisent l'amour, ils font les *bons apôtres*.
> Mme DE GIRARDIN.

— *L'apôtre des nations, des Gentils, le grand apôtre*, ou absolum. l'*Apôtre :* Saint Paul : *Saurez-vous, comme l'*APÔTRE, *être dans la faim et l'abondance, dans la réputation et l'ignominie?* (Mass.) ‖ *Le prince des apôtres*, Saint Pierre. ‖ *Les princes des apôtres*, Saint Pierre et saint Paul. ‖ *L'apôtre des Gaules*, Saint Denis. ‖ *L'apôtre de l'Angleterre*, Le moine Augustin. ‖ *L'apôtre de l'Allemagne*, Saint Boniface. ‖ *L'apôtre des Indes*, Saint François-Xavier.

— Liturg. Chacun des douze pauvres auxquels le célébrant lave les pieds, le jeudi saint, dans la cérémonie de la cène.

— Hist. ecclés. Dans la primitive Eglise, se disait de ceux qui allaient recueillir les aumônes des fidèles. ‖ *Ordre, congrégation des apôtres*, Secte fondée en 1260 par Gérard Sagarelli, de Parme. Prédicateurs nomades, ils voyageaient en prêchant et en mendiant leur pain, et se multiplièrent malgré les persécutions. Mais leur chef fut brûlé en 1300, et eux-mêmes exterminés après un combat près de Milan, en 1307.

— Hist. *Les douze apôtres.* Nom donné par plaisanterie aux douze bouches à feu que Charles-Quint fit fondre à Malaga, pour son expédition de Tunis. ‖ *Apôtres de la liberté*, Nom donné par le fameux Palloy, qui se chargea de la démolition de la Bastille après le 14 juillet 1789, aux voyageurs patriotes chargés par lui de porter dans les départements les petits modèles de la Bastille et de présider à leur inauguration. Il y en avait un pour chaque département. Palloy les entretenait à ses frais et les avait organisés en société. Ils avaient leur place marquée dans les solennités publiques du temps, comme les vainqueurs de la Bastille. V. PALLOY.

— Antiq. Nom grec de l'officier chargé de percevoir, chez les Juifs, le tribut appelé *apostole*.

— Anc. jurispr. Lettre dimissoire qu'un juge *à quo* envoyait au juge d'appel pour attester que l'impétrant était appelant d'un premier jugement.

— B.-arts. *Pierres des apôtres*, au moyen âge, Groupe de douze pierres précieuses, que la science de ces temps regardait comme symbolisant les noms des douze apôtres. A saint André était consacré le saphir; à saint Bartholomé, la cornaline; à saint Jacques, la calcédoine; à saint Jacques le Mineur, la topaze; à saint Jean, l'émeraude; à saint Mathieu, le péridot ou chrysolite; à saint Mathias, l'améthyste; à saint Philippe, la sardoine; à saint Siméon, l'hyacinthe; à saint Thaddée, la chrysoprase; à saint Thomas, le béryl.

— Céram. *Cruches des apôtres* ou *Cruchons aux apôtres*. Les amateurs de poteries appellent ainsi des cruches en grès fabriquées au XVIIe siècle à Creussen, en Bavière, et représentant en relief les figures des apôtres et des évangélistes, décorées d'émaux de couleurs stannifères. Le Louvre, le musée de Cluny, le Musée britannique (Londres), possèdent de beaux exemplaires de ces cruches. On en trouve plusieurs qui sont sortis de la fabrique sans être décorés d'émaux de couleurs, c'est-à-dire avec leurs reliefs tout bruns, comme le reste de la pièce.

— Mar. Chacune des deux allonges, dites d'écubier, qui touchent l'étrave.

— Argot. Syn. de *doigt : J'avais donné un fier coup du gros bout de mon fouet sur les* APÔTRES *à un qui voulait me prendre par les douilles.* (Caylus.)

— Hist. Dans leurs légendes, les Arabes reconnaissent sinon la divinité, du moins la mission prophétique de Jésus-Christ, qu'ils vénèrent comme l'envoyé de Dieu et qu'ils placent immédiatement après Mahomet. Ils doivent donc naturellement admettre jusqu'à un certain point les *apôtres*, qu'ils appellent dans leur langue *Havarionn*, mot qui signifie proprement les *blanchisseurs*. On a expliqué différemment l'étymologie de cette appellation bizarre. Les uns y voient une allusion au métier des apôtres, les autres une réminiscence des vêtements blancs qu'ils portaient. Saint Pierre, saint Jean et saint Mathieu, sont les trois apôtres dont les Arabes parlent le plus fréquemment. Ils donnent aux apôtres en général le nom de *Ashab-Aïsa*, compagnons, amis de Jésus, mais ils ne leur accordent jamais le titre de *résoul*, qu'ils réservent aux patriarches ou prophètes de l'Ancien Testament, et à Jésus-Christ lui-même.

— **Encycl.** I. LES APÔTRES D'APRÈS LA THÉOLOGIE APOLOGÉTIQUE. Le nom d'*apôtre* sert à désigner le groupe de disciples choisis par Jésus-Christ pour recevoir ses enseignements et les répandre par toute la terre. Les *apôtres* étaient dans l'origine au nombre de douze : Pierre, André son frère, Jacques le *majeur*, Jean son frère, Philippe, Mathieu, appelé aussi Lévi; Barthélemy, Thomas, Jacques le *mineur*, Jude, nommé encore Thaddée et Lebbée; Simon, et Judas l'*Iscariote*. Ce dernier, après sa trahison, fut remplacé par Mathias. A ces noms s'ajoutent, avec la désignation spéciale d'*apôtres des Gentils*, ceux de Barnabé et de Paul, qui partagèrent tous les travaux des élus de Jésus-Christ, et qui reçurent la mission d'aller prêcher la foi aux gentils. Bien que tous doivent figurer à leur ordre dans le *Grand Dictionnaire*, nous réunirons ici d'une façon sommaire les détails que donne sur chacun d'eux l'enseignement orthodoxe et officiel.

Pierre, le prince des *apôtres*, fils de Jonas, se nommait d'abord Simon; il était pêcheur à Bethsaïde, en Galilée, lorsque André, son frère, le présenta à Jésus. Celui-ci le mit à la tête de ses disciples, en lui donnant le nom de *Pierre* (*Céphas*, en langue syriaque) : « Vous êtes *Pierre*, lui dit-il, et sur cette *pierre* je bâtirai mon Eglise. » Lors de l'arrestation de Jésus, Pierre renia par trois fois son maître; mais ce reniement, expié par le repentir, ne l'empêcha pas d'être appelé au gouvernement de l'Eglise. Jésus-Christ, après sa résurrection, lui apparut et lui dit : « Paissez, mes agneaux; paissez, mes brebis, » marquant par là sa primauté parmi les douze. Après l'Ascension, Pierre commença sa mission en prêchant à Jérusalem, où il convertit en un jour trois mille personnes. Il parcourut ensuite l'Asie Mineure, fonda l'Eglise d'Antioche, puis se rendit à Rome, où il souffrit le martyre avec Paul, l'an 65, sous le règne de Néron. Il demanda d'être crucifié la tête en bas, de peur qu'on ne crût qu'il affectait la gloire de Jésus-Christ, et ses bourreaux lui accordèrent cette grâce.

André, frère de Pierre, était né, comme celui-ci, à Bethsaïde. Il s'attacha d'abord à saint Jean-Baptiste, et fut le premier disciple que Jésus se choisit. On croit qu'il souffrit le martyre à Patras, en Achaïe, où il était allé porter l'Evangile. Le proconsul d'Achaïe le fit attacher sur une croix ayant la forme d'un X (*crux decussata*).

Jacques, dit le *majeur*, était fils de Zébédée et de Salomé, l'une des femmes qui ensevelirent le corps de Jésus. Il était, comme Pierre et André, pêcheur à Bethsaïde. Il fut témoin, avec Pierre, de la transfiguration sur le Thabor, et accompagna Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers. Après l'Ascension, il prêcha l'Evangile aux Juifs dans Jérusalem, où Hérode Agrippa le fit mourir, l'an 44.

Jean, frère de Jacques le majeur, et fils de Zébédée, né à Bethsaïde, fut appelé à l'apostolat à l'âge de vingt-cinq ans. Disciple bien-aimé du Sauveur, il fut témoin de presque tous ses miracles, et l'accompagna au jardin des Oliviers et au Calvaire. C'est à lui que Jésus mourant recommanda sa mère; c'est lui qui le premier reconnut Jésus ressuscité. En 51, il assista au concile de Jérusalem, où il parut, dit saint Paul, comme une des colonnes de l'Eglise. Il parcourut l'Asie Mineure, y fonda plusieurs églises, et fut arrêté l'an 95, par ordre du proconsul romain, qui l'exila dans l'île de Pathmos, où il composa son *Apocalypse*. De retour à Ephèse, sa résidence habituelle, après la mort de l'empereur Domitien, il écrivit le quatrième *Evangile*, et mourut à quatre-vingt quatorze ans, l'an 101.

Philippe, né à Bethsaïde, fut appelé à l'apostolat le jour qui suivit la vocation de Pierre et d'André. A la dispersion des *apôtres*, il se rendit en Phrygie, où il annonça l'Evangile, et mourut dans un âge avancé, vers l'an 80.

Mathieu, fils d'Alphée, était Galiléen. Il était publicain, c'est-à-dire receveur d'impôts pour les Romains, profession qui était considérée par les Pharisiens comme méprisable. Les *apôtres* lui donnèrent le nom de *Lévi*. Il prêcha l'Evangile dans la Judée, et passa ensuite en Perse, selon les uns, selon d'autres en Ethiopie ou chez les Parthes; on croit qu'il y souffrit le martyre. Il est l'auteur du premier *Evangile*, écrit, selon l'opinion la plus probable, huit ans après l'Ascension, dans la langue syrochaldaïque, que parlaient alors les Juifs.

Barthélemy était fils de Tholomée ou Tolmai, et né à Cana, en Galilée. Il alla prêcher jusqu'à l'extrémité des Indes. A son retour, il porta l'Evangile en Phrygie, en Lycaonie, et subit le martyre en Arménie, où il fut écorché vif, vers l'an 71.

Thomas ou *Didyme* était un pêcheur de Galilée. Il est célèbre par son incrédulité à la résurrection du Sauveur; lorsque les autres *apôtres* lui annoncèrent cette nouvelle, il s'écria : « Je ne le croirai que si je vois les marques des clous dans ses mains et celle de la lance dans son côté. » Mais Jésus, étant apparu de nouveau à ses disciples, convainquit Thomas en lui faisant toucher ses plaies. Après la dispersion des *apôtres*, il alla prêcher l'Evangile aux Parthes, et souffrit le martyre à Calamine.

Jacques, dit le *mineur*, était fils d'Alphée et de Marie, sœur de la sainte Vierge, et par conséquent cousin de Jésus. Il se joignit au Sauveur dans la seconde année de sa prédication. Placé à la tête de l'Eglise de Jérusalem, il fut massacré vers l'an 62 par le peuple, qu'avait soulevé contre lui le grand prêtre Ananus.

Jude, nommé aussi *Thaddée* et *Lebbée*, était frère de Jacques le mineur. Il prêcha l'Evangile dans l'Asie Mineure, dans la Perse, peut-être aussi dans la Libye, et subit le martyre à Ararat, en Arménie.

Simon, surnommé le *zélateur*, était né à Cana. On est incertain sur les pays où il prêcha l'Evangile; il paraît probable qu'il parcourut l'Egypte et une partie du nord de l'Afrique, après quoi il retourna en Asie, et trouva le martyre en Perse.

Judas, surnommé *Iscariote*, du lieu de sa naissance, livra son maître aux envoyés de la synagogue pour trente deniers d'argent, et convint de le leur désigner en l'embrassant devant eux. Accablé de remords après son crime, il reporta l'argent et se punit lui-même en se donnant la mort.

Mathias fut, après l'Ascension, appelé à prendre parmi les *apôtres* la place de Judas. On croit qu'il prêcha l'Evangile en Cappadoce, et qu'il souffrit le martyre en Colchide.

Barnabé, né dans l'île de Chypre d'une famille de la tribu de Lévi, se convertit avec Paul et prêcha avec lui en Asie Mineure, en Syrie, en Grèce. D'après l'opinion la plus répandue, il subit le martyre à Salamine.

Paul, surnommé l'*apôtre des Gentils*, né à Tarse, en Cilicie, s'appelait *Saul* avant sa conversion. Issu d'une famille juive et attaché à la loi de ses pères, Paul persécuta d'abord les chrétiens. Lorsqu'on lapida Etienne, il gardait les manteaux des meurtriers. Mais un jour qu'il se rendait à Damas, il eut une vision; une voix d'en haut lui cria : « Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous! » Paul, saisi en quelque sorte par la vérité qu'il avait jusqu'alors méconnue, se convertit, reçut le baptême, et devint le plus ardent propagateur de la foi nouvelle. Il alla prêcher l'Evangile à Jérusalem, à Césarée et à Antioche, puis à Chypre

et à Paphos. Il parcourut ensuite, avec son compagnon Silas, les diverses provinces de l'Asie Mineure, et passa à Athènes, où il parla devant l'aréopage, et fit un grand nombre de conversions. De retour à Jérusalem, il faillit être lapidé par la multitude. Le gouverneur romain étant parvenu à l'arracher aux Juifs, le fit conduire à Césarée pour y être jugé. Mais Paul, en sa qualité de citoyen romain, en appela à César. Conduit à Rome, il fut renvoyé absous de l'accusation dont les Juifs l'avaient chargé, et put librement prêcher l'Evangile dans la capitale du monde. De Rome il écrivit aux fidèles des diverses églises qu'il avait fondées en Grèce et dans l'Asie plusieurs épîtres qui sont parvenues jusqu'à nous. Emprisonné par ordre de l'empereur Néron, il fut condamné à avoir la tête tranchée, et subit son martyre avec Pierre l'an 65.

II. — LES APÔTRES D'APRÈS LA CRITIQUE RATIONALISTE. Le grand principe de la critique rationaliste appliquée aux personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, comme aux personnages mythologiques de tous les peuples, c'est la négation du surnaturel. On ne peut distinguer, dit-elle, l'histoire *sainte* ou *sacrée* de l'histoire *profane;* il n'y a qu'une seule histoire. *Histoire sainte*, deux mots contradictoires : ce qui est surnaturel et miraculeux n'est pas historique; ce qui est historique n'est pas surnaturel. Au miracle, à la réalité d'origine divine, la critique rationaliste substitue le mythe (pris dans son sens le plus général), la fiction d'origine humaine. Cette négation du surnaturel, cette substitution du mythe au miracle, dont on ne conteste pas la légitimité partout ailleurs que dans l'histoire sainte, ne saurait souffrir d'exception. « Tant que la critique historique, dit le docteur Strauss, demeure libre d'obéir à ses propres lois, elle n'admet en aucun cas l'existence du miracle. La foi religieuse, au contraire, se complaît toujours dans cette hypothèse, sauf à la circonscrire dans le domaine propre de la religion du fidèle. Le chrétien accepte d'emblée les miracles de l'histoire juive et des premiers temps du christianisme. Il trouve fabuleux et ridicules ceux des mythologies de l'Inde, de l'Egypte et de la Grèce. Le Juif reçoit les miracles de l'Ancien Testament en rejetant ceux du Nouveau, et ainsi de suite. Quand l'orthodoxie chrétienne veut sommer la science de passer sous son niveau, de repousser le miracle partout ailleurs, mais de lui accorder le droit de bourgeoisie sur le terrain du christianisme, et surtout du christianisme primitif, la science refuse de renoncer à sa loi générale pour déférer à cette exigence particulière. Elle répond : Ou bien j'admettrai la possibilité du miracle dans l'histoire de toutes les religions, ou bien je ne l'admettrai nulle part; chrétiens ou juifs selon le hasard de la naissance, ses représentants ne consentiront pas pour cela à établir une science, et particulièrement une critique historique juive ou chrétienne. Et le dilemme n'est pas sérieux; car son premier terme, la possibilité générale du miracle, ne serait autre chose que la négation même de l'histoire. »

Ainsi la critique rationaliste revendique le droit de soumettre les livres saints à la même analyse, au même contrôle que tous les autres documents, de les interpréter par la même méthode; en un mot de décider sur leur authencité et leur véracité par des inductions naturelles et en écartant toute préoccupation dogmatique. Voyons les résultats qu'elle nous fournit relativement aux *apôtres*.

— *Vocation des douze.* Un premier point qui est acquis, c'est que Jésus-Christ se choisit douze disciples. Prétendre que le collége des douze ne s'est constitué qu'après la mort de Jésus, est impossible, car ce nombre apparaît de trop bonne heure dans l'histoire. Ce n'est pas seulement l'*Apocalypse*, écrite trente et quelques années après la mort de Jésus, qui le mentionne comme une donnée fondamentale du christianisme; l'*apôtre* Paul lui-même, dont les premiers rapports avec la société chrétienne remontent aux dix premières années après la mort de Jésus, signale les douze comme un collége existant. Ce nombre douze a un rapport nettement indiqué avec les douze tribus d'Israël, et ce rapport serait encore évident si même dans l'Evangile de Mathieu, Jésus ne promettait pas à ses douze disciples qu'à son retour ils seraient assis sur douze trônes et jugeraient les douze tribus d'Israël. « En fixant à ce nombre le cercle de ses disciples intimes, dit le docteur Strauss, Jésus a certainement montré que son plan de réforme s'appliquait avant tout au peuple d'Israël; mais on n'en peut conclure qu'il se soit interdit de franchir cette limite. »

Les Evangiles sont loin d'être d'accord sur le nom des *apôtres* et sur l'ordre et les circonstances de leur vocation. Chez Mathieu et Marc, Jésus marchant le long de la mer de Galilée aperçoit les deux frères Simon et André qui jettent leurs filets; il les appelle du bord et les invite à le suivre comme pêcheurs d'hommes; aussitôt ils quittent leurs filets et se joignent à lui. Puis, Jésus aperçoit de même Jacques et Jean occupés dans leur barque à raccommoder leurs filets; il les appelle également et avec le même succès. Chez Luc, Simon seul est nommé d'abord, André n'est pas désigné, Jacques et Jean apparaissent plus tard comme auxiliaires de Simon. Dans le quatrième Evangile, les premiers disciples, au lieu d'être enlevés au métier de pêcheur, sortent de l'école préparatoire du précurseur Jean-Baptiste. André est le premier; puis vient Jean; ensuite Pierre est amené par son frère André. Il n'est pas question dans ce récit de Jacques, dont la vocation est remplacée par celle de Philippe et de Nathanaël; notons que ce nom de Nathanaël ne figure pas dans les catalogues synoptiques. Le lieu des vocations diffère également : dans le quatrième Evangile, ce n'est pas sur les bords du lac de Galilée, comme chez Mathieu et Marc, mais dans la Pérée, aux environs du Jourdain, qu'André, Jean et Pierre se joignent à Jésus. Il est impossible de prendre au sérieux les artifices et tours de force par lesquels on a tenté de concilier entre elles ces diverses relations des vocations apostoliques, et voulu expliquer comment les mêmes hommes, après avoir déjà été adressés à Jésus par le Baptiste, ont été de nouveau appelés par lui comme des étrangers et conviés à le suivre. S'ils se sont ralliés à Jésus de la manière que rapporte le quatrième Evangile, ils n'ont évidemment plus eu besoin d'être appelés par lui comme ils le sont dans le récit des deux premiers Evangiles; et réciproquement, s'ils ont été appelés de cette manière, ils n'ont plus eu besoin de l'intervention du précurseur pour aller à Jésus.

Nous trouvons de semblables divergences à propos du personnage de Mathieu. Le premier Evangile raconte qu'un homme nommé Mathieu étant assis dans son bureau de péage, Jésus lui cria : *Suis-moi*, ce que Mathieu fit aussitôt. Le quatrième Evangile ne nous parle pas plus de péager que de pêcheurs. Chez Marc et Luc, il y a un péager comme dans le premier Evangile, mais c'est Lévi et non Mathieu qu'il se nomme. La vocation de ce Lévi étant racontée presque dans les mêmes termes par Marc et Luc que celle de Mathieu dans le premier Evangile, on a cru pouvoir supposer que Lévi était le nom propre de l'apôtre, et Mathieu le surnom qu'il adopta en se joignant à Jésus. « Mais, dit M. Alfred Maury, pour être autorisé à faire cette hypothèse, on devrait trouver quelque trace qui montre que Marc et Luc en donnant le nom de Lévi au publicain dont il s'agit n'entendent par là que celui qu'ils citent sous le nom de Mathieu dans la liste des *apôtres :* or, non-seulement ils ne disent pas dans cette liste, où se trouvent pourtant plusieurs noms et doubles noms, que Lévi ait été le surnom ou le nom antérieur de Mathieu; mais en nommant leur Mathieu, ils omettent même d'ajouter à son nom la désignation de publicain, désignation que le premier évangéliste n'omet pas dans sa liste; ce qui prouve qu'ils n'identifient pas Mathieu avec ce Lévi enlevé par Jésus à son bureau de péage. » Le même défaut de concordance se remarque pour d'autres noms. Ainsi Mathieu nomme un Lebbée là où un Marc nomme un Thaddée, et Luc un Jude. Somme toute, le seul fond historique qu'on puisse voir en tout cela, c'est que plusieurs des disciples de Jésus-Christ avaient été pêcheurs, et l'un d'eux au moins péager.

— *Primauté de Pierre.* Un point sur lequel tous les évangélistes sont d'accord, c'est la primauté de Pierre. Mathieu dit expressément qu'il était le premier. Dans tous les Evangiles, il devance les autres par la parole et par l'action; dans tous, Jésus le distingue par le surnom de Céphas ou de Pierre, surnom qui, selon la remarque du docteur Strauss, contraste avec l'inconsistance du personnage telle qu'elle apparaît dans sa conduite envers Jésus au début de la passion, et par son attitude dans le conflit entre les judéo-chrétiens et l'école de Paul. Le quatrième évangéliste, qui s'éloigne si souvent des trois autres dans ses récits, n'entreprend rien directement contre la primauté de Pierre; il la reconnaît même formellement; mais il est conduit, par le but qu'il s'est proposé en écrivant, à en amoindrir l'importance. Comme les synoptiques, il place Pierre parmi les premiers disciples appelés; mais Pierre n'est plus le premier appelé, il n'est que le troisième. De plus, il n'est pas appelé directement par Jésus, et n'arrive que par l'intermédiaire de l'un des deux premiers. Lors de la Cène, pour savoir de quel disciple Jésus entendait parler comme devant le trahir, Pierre est obligé de faire intervenir le *disciple chéri*, qui, assis à table, se repose contre le sein de son maître. Après l'arrestation de Jésus, le quatrième Evangile s'accorde avec les trois premiers pour nous montrer Pierre suivant le captif jusque dans le palais du grand prêtre; mais l'*autre disciple*, dont les synoptiques ne disent rien, l'accompagne, et c'est même lui qui procure l'entrée du palais par ses relations avec le pontife. Après la résurrection, Luc nous montre Pierre arrivant au tombeau de Jésus; l'auteur du quatrième Evangile l'y amène également, mais en le faisant accompagner par le *disciple bien-aimé;* il a soin d'ajouter que ce dernier court plus vite que Pierre, et finit par le devancer au sépulcre. On voit que dans le cours du quatrième Evangile, Pierre est constamment subordonné à l'*autre disciple* au *disciple bien-aimé*, c'est-à-dire à Jean. Ce parti pris s'explique par les tendances spiritualistes et universalistes du quatrième évangéliste, qui, sans souci du Jean historique, auteur de l'*Apocalypse*, crée un Jean idéal, dont l'autorité lui sert à battre en brèche le judéo-christianisme représenté dans la tradition surtout par Pierre

— *Triumvirat évangélique de Pierre, Jean et Jacques.* D'après les trois premiers Evangiles, Pierre, Jacques et Jean formaient parmi les douze un cercle plus étroit, une sorte de comité dirigeant, de syndicat. Il est très-possible que Jésus tenant ces trois hommes pour les plus fidèles ou les mieux doués de ses disciples, leur ait accordé une confiance particulière. Cette situation n'est du reste établie que par des exemples douteux. Ainsi Jésus appelle à lui les trois lors de sa transfiguration sur la montagne, lors de son agonie à Gethsémani, et lors de la résurrection de la fille de Jaïre. L'idée que des disciples choisis, préparés par une initiation spéciale, avaient seuls dû assister à ces scènes mystérieuses, a pu très-bien faire dire et écrire que l'événement s'était en effet produit de cette façon. Quoi qu'il en soit, ce triumvirat a certainement existé dans les temps apostoliques, où son influence s'est exercée d'une manière favorable au judéo-christianisme et contraire à l'esprit libéral de Paul. On doit remarquer que, dans le quatrième Evangile, on ne rencontre aucune trace d'un pareil triumvirat; Jacques n'y est même pas nommé. En supprimant Jacques, en idéalisant Jean, en amoindrissant Pierre, le quatrième Evangile obéissait à la tendance que nous avons déjà signalée, et qui consistait à ôter autant que possible toute base dans la tradition évangélique aux prétentions judéo-chrétiennes.

— *Trahison de Judas.* La trahison de Judas a donné lieu à plusieurs conjectures. Le récit des évangélistes laisse planer une certaine obscurité sur les mobiles d'un crime si faiblement récompensé et qui devient surtout inexplicable dans l'hypothèse où Judas aurait été, comme le dit le quatrième Evangile, le caissier peu scrupuleux de la petite communauté. On a dit que l'action de Judas s'expliquait par la déception ou la jalousie, par la déconvenue des espérances mondaines qu'il rattachait au règne messianique, ou par le dépit de la faveur dont jouissaient les trois disciples préférés. Une hypothèse hardie s'est récemment produite qui rejette toute l'histoire de Judas et de sa trahison parmi les *fictions de tendance*. Elle se fonde sur ce que Paul et l'Apocalypse ignorent complétement le traître, et parlent des douze comme si jamais aucun d'eux n'avait été retranché. Le traître aurait été imaginé pour permettre aux partisans de Paul d'insérer l'*Apôtre des gentils* dans le collége des douze; pour créer une vacance, il fallait exclure l'un des *apôtres*, en reportant sur lui la félonie du peuple juif envers Jésus. Tel aurait été le plan de l'évangéliste primitif, mais ce plan, il n'aurait pu le réaliser qu'en partie, réussissant à éliminer Judas, mais ne réussissant pas à lui substituer Paul; les judéo-chrétiens auraient renoncé à rétablir le traître, mais ils auraient barré le passage à Paul en comblant incontinent la lacune par la fiction de l'élection de Mathias. Nous devons dire que le docteur Strauss rejette cette hypothèse, malgré les obscurités que lui présente l'histoire de Judas, parce qu'il ne peut admettre une si forte action du paulinisme sur la forme primitive de la tradition évangélique.

— *Les soixante-dix disciples.* Outre les douze *apôtres*, Luc fit choisir à Jésus soixante-dix disciples qu'il envoyait en avant, deux à deux, dans les localités qu'il comptait traverser pendant son dernier voyage, pour annoncer l'approche du royaume des cieux. Les autres évangélistes se taisent complétement sur cette circonstance. Mais les soixante-dix ou soixante-douze étaient nécessaires pour faire le pendant des douze; soixante-dix ou soixante-douze était, dans l'idée juive, le nombre des nations du monde; donc, aux juifs les douze; aux gentils les soixante-dix. Si l'on considère que la tendance du troisième évangéliste, qui est en même temps l'auteur des *Actes des apôtres*, est de concilier pauliniens et judéo-chrétiens, on comprend qu'il ait introduit dans son récit cette vocation de soixante-dix disciples, afin de représenter par là celle des apôtres des gentils.

— *L'apôtre Paul.* L'apôtre des gentils par excellence, Paul, peut être considéré comme le second fondateur du christianisme. Affranchir la religion nouvelle des liens qui, en l'attachant encore à sa mère, ne lui permettraient guère de sortir de Judée, la lancer sur le monde païen, l'opposer hardiment à la sagesse grecque, donner à l'apostolat une ambition de conquêtes sans limites : telle fut l'œuvre de Paul. Ce ne fut pas sans obstacle qu'il remplit sa mission. Dans le triumvirat de Pierre, Jean et Jacques, c'est-à-dire dans les héritiers directs de la doctrine de Jésus, il trouva une résistance opiniâtre à ses hautes vues. A la fin, l'esprit traditionnaliste, judaïque, apocalyptique fut vaincu, et le christianisme, animé de l'esprit de Paul, put marcher à ses destinées. « Si nous résumons, dit le docteur Strauss, ce que nous savons des douze *apôtres* par le Nouveau Testament, et que nous nous demandions dans quelle mesure Jésus a trouvé en eux des collaborateurs dignes et capables, nous devrons rendre une entière justice à leur fidélité et à leur constance, en tant que nous sommes exactement renseignés sur la suite de leurs destins. Notre jugement leur sera moins favorable, quant à leur aptitude à comprendre le maître et à pénétrer le sens intime de ses vues et de ses projets; il sera même d'autant plus sévère que nous avons sujet de placer Jésus plus haut. En les voyant obstinés jusqu'à sa mort dans le rêve d'une restauration politique, nous prenons une pauvre idée de leur intelligence; et la résistance opiniâtre qu'ils opposent ensuite à l'admission des gentils dans le nouveau règne messianique, les montre inférieurs aux circonstances et incapables de tirer les conséquences des principes du maître... Un fait d'une immense action sur les destinées du christianisme, c'est que Paul ait recueilli l'héritage de Jésus sans avoir été en rapport avec lui, et probablement même sans l'avoir jamais vu. Jésus ne lui apparut pas dans la forme simple et concrète de la réalité historique, mais dans le reflet de l'enthousiasme de ses partisans, de ces premiers chrétiens que lui, Paul, avait commencé par persécuter, et qui, déjà, sous la pression de leur angoisse, substituaient à l'image du maître évanoui celle du vengeur qui devait revenir sur les nuages. Puis Paul aperçut Jésus dans une vision, c'est-à-dire dans le champ de sa propre imagination chauffée jusqu'à l'extase : Jésus fut donc pour lui de prime abord un être surhumain et céleste. Sans doute il l'était également pour ses disciples immédiats, depuis qu'ils eurent vaincu l'idée intolérable de son supplice par la conception de sa résurrection; mais dans le souvenir vivant de sa carrière terrestre, ils gardaient un fil qui rattachait leur idée nouvelle à l'humanité et à la nature. Ce fil manquait à Paul, et sa foi, dégagée de cette attache à la réalité, se déploya librement sur les ailes de l'imagination. »

— *Prédications lointaines et martyres des apôtres.* Le critique rationaliste ne voit que légendes dans les pieux récits qui font venir saint Pierre à Rome, qui le montrent fondant dans cette ville une église, puis crucifié sur une croix renversée, par ordre de Néron, dans ceux qui nous parlent du crucifiement d'André sur une croix décussée, de la décollation de Paul, des prédications lointaines des autres *apôtres* et des martyres qui terminent leur vie. Comme le fait remarquer M. Alfred Maury, les fidèles, persuadés que l'Evangile avait été prêché par les *apôtres* à toutes les nations, ne tardèrent pas à donner une forme déterminée à cette croyance, et la légende vint naturellement suppléer au silence de l'histoire sur ce sujet. Se fondant sur la primauté évangélique de Pierre, ils crurent facilement et s'efforcèrent de faire croire que cet *apôtre* avait été le premier évêque de la ville qui devait, plus tard, être la capitale de leur empire intellectuel.

— B.-Arts. REPRÉSENTATIONS DES APÔTRES. L'ordre suivi par le canon de la messe dans l'énumération des douze apôtres a été fréquemment interverti dans les représentations peintes ou sculptées qui ont été faites des apôtres. Les plus anciens monuments les représentent debout aux côtés du Christ, qui remet à saint Pierre, placé ordinairement à sa gauche, un rouleau déployé; saint Paul occupe la droite. Quelquefois ces deux derniers disciples figurent seuls dans cette scène; les autres sont remplacés par des brebis. Une mosaïque des catacombes représente les apôtres assis sur des trônes autour du Christ; une autre nous les montre réunis dans le cénacle pour recevoir le Saint-Esprit. Sur ces divers monuments, ils ont les pieds nus et sont vêtus d'une longue robe. La plupart des grandes églises du moyen âge nous en offrent des représentations plus ou moins importantes : ils figurent principalement dans les bas-reliefs qui décorent les autels, les tombeaux, les porches gothiques; souvent aussi leurs statues colossales sont placées sur le faîte des églises, comme au dôme de Florence et sur le clocher de Saint-Père, à Auxerre. Les attributs que les différents artistes leur ont donnés ont beaucoup varié. A la cathédrale de Chartres, ils tiennent des règles; à Reims, des livres fermés; à Amiens, des rouleaux déployés; à Albi, des banderoles sur lesquelles sont écrits des articles du *Credo;* dans la Sainte-Chapelle, des croix de consécration; sur les portes de Saint-Paul hors-les-murs, à Rome, les instruments de leur supplice. Chaque apôtre a des attributs qui lui sont particuliers : saint Pierre, une croix latine, un coq, deux clefs; saint Paul, une épée; saint André, une croix latine jusqu'au XIVe siècle, une croix en sautoir par la suite; saint Jacques le majeur, une épée, le bourdon du pèlerin; saint Philippe, une croix triomphale; saint Barthélemy, une longue croix, un coutelas ou un bâton sur lequel est une peau d'homme; saint Mathieu, une pique; saint Simon, une scie; saint Jude, une branche de palmier et un livre, un bâton ou une massue; saint Jacques le mineur, un bâton de jonc ou une bourse; saint Thomas, une grosse pierre, une équerre ou une lance; saint Mathias, une hachette ou une épée. Il serait beaucoup trop long de décrire les compositions postérieures à la Renaissance où figurent les apôtres. Nous les trouvons réunis dans la plupart des *Assomptions de la Vierge :* ils entourent le tombeau et témoignent leur surprise de le trouver vide. (V. l'article suivant et le mot ASSOMPTION.) Ils assistent d'ordinaire aussi aux derniers moments de la Vierge (tableau du musée Napoléon III, no 91); ils portent son corps au tombeau (peinture de L. Carrache, au musée de Parme). Ils sont témoins de l'ascension glorieuse du Christ. (V. ASCENSION.) Ils prennent part à la cène. (V. ce mot.) Ils reçoivent le Saint-Esprit. (V. PENTECÔTE.) Ils sont placés dans la barque de saint Pierre et supplient le Christ de calmer la tempête. (V. NAVICELLA.) etc. Les figures des apôtres ont été peintes dans des cadres séparés, mais formant série, notamment : par Rubens, pour le palais Rospigliosi, à Rome (grav. par